Yod

Revue des études hébraïques et juives

16 | 2011

Le yiddish dans la sphère francophone

Un gong muet au fond de l'homme

Quelques propos à la mémoire d'Avrom Sutzkever

פֿאַראַן אַ גאַנג פֿון שטילקייט אין אַ מענטשן : אַ פּאַר ווערטער אין אַנדענק
פֿון אַברהם סוצקעווער

A gong of silence inside of a man: a few words in memory of Avrom Sutzkever

Dory Manor

Traducteur : Gilles Rozier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/yod/653>

DOI : 10.4000/yod.653

ISSN : 2261-0200

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011

Pagination : 39-50

ISBN : 978-2-85831-191-0

ISSN : 0338-9316

Référence électronique

Dory Manor, « Un gong muet au fond de l'homme », *Yod* [En ligne], 16 | 2011, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 08 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/yod/653> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/yod.653>

Ce document a été généré automatiquement le 8 juillet 2021.

Yod est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Un gong muet au fond de l'homme

Quelques propos à la mémoire d'Avrom Sutzkever

פֶּאָרְאָן אַ גאַנג פֿון שטילקייט אין אַ מענטשן : אַ פּאָר ווערטער אין אַנדענק
פֿון אַברהם סוצקעווער

A gong of silence inside of a man: a few words in memory of Avrom Sutzkever

Dory Manor

Traduction : Gilles Rozier

NOTE DE L'ÉDITEUR

Cet article a paru en hébreu dans *Haaretz* du 29 janvier 2010. Il est ici traduit par Gilles Rozier.

- 1 La première fois que j'ai rencontré Sutzkever, il était un livre. J'avais dix-neuf ans, et sur un stand du Salon du livre installé sur la place des Rois d'Israël, quelques années avant que celle-ci ne devienne la place Yitzhak Rabin, je suis tombé sur *Kanfe shaham* (« Ailes de granit »), un recueil présentant certains des *Lider fun togbukh*, *Les poèmes du journal intime* de Sutzkever. Les traductions étaient pour la plupart médiocres, mais malgré cela, j'ai eu comme un coup de foudre. J'étais un poète débutant et je me suis nourri de ses métaphores qui vous secouaient jusqu'au tréfonds, métaphores que ce poète inconnu — du moins de moi — semait d'une main assurée : il décrivait les paysages d'Israël comme « les muscles galopants de la mort dans le désert : les dunes ». Trois flamants roses qu'il avait observés lors d'un séjour au bord du Lac Victoria devenaient trois cordes tendues au sommet d'une vague et l'arc-en-ciel qui passait au-dessus d'eux en tirait des notes. La mort, qui ne supporte aucune métaphore, était décrite avec ces mots magnifiques : « Un gong muet au fond de l'homme ».
- 2 Les traductions étaient si laborieuses que mes oreilles ne purent presque rien capter de la musique parfaitement orchestrée de ces *Lider fun togbukh*. Et pourtant, j'avais été conquis. Le poète américain Robert Frost dit un jour que la poésie est ce que la traduction ne parvient pas à transmettre. Et l'Israélien David Avidan se plaisait à dire

(le disait-il en réaction aux propos de Frost ? Je l'ignore) : « Qu'est-ce que la poésie ? C'est justement ce qui passe en traduction. » Voilà sans doute deux propos définitifs sur le sujet. Mais la poésie dans tout ça ? La poésie, pleine d'une joviale malice, continue à rendre toute tentative de définition impossible. Quoi qu'il en soit, j'ai continué à lire les traductions de Sutzkever tous les soirs avant de m'endormir. Je n'ai rien cherché à savoir sur l'auteur : je savais pertinemment comment il était mort. Si j'avais réfléchi une seconde à la question, je me serais rendu à l'évidence que les poèmes inclus dans ce recueil avaient tous été écrits en Israël. Mais j'étais jeune et je me plongeais dans la lecture sans me laisser atteindre par ces considérations. Je ne doutais pas qu'il ait été assassiné pendant la guerre, puisqu'il écrivait en yiddish. Qu'y avait-il de plus naturel pour un poète yiddish que d'avoir péri pendant la Shoah ? Le jeune Tel-avivien que j'étais avait été dressé à penser ainsi. D'après le peu que je savais, moi, fruit d'une enfance israélienne ignorante, le yiddish ne pouvait être une langue de poètes. En aucun cas. C'était une langue ridicule et méprisable de numéros tatoués sur les bras d'épicières qui trimaient dur dans leur magasin, le vocable d'un folklore bon marché et d'un humour manquant de finesse.

- 3 Quelques mois plus tard, un soir, le téléphone sonne chez mes parents. Je décroche. « Puis-je parler à Monsieur Dory Manor ? », me demande une voix inconnue au fort accent juif. « C'est Avraham Sutzkever. » Une voix d'outre-tombe. J'eus un choc, mais je parvins à n'en rien laisser paraître. Et j'y suis arrivé jusqu'à la fin. Je n'ai jamais osé lui raconter comment j'avais su, ce soir-là, qu'il était vivant. Il avait lu mes traductions des poèmes tirés des *Fleurs du Mal* que le supplément littéraire du quotidien *Haaretz* venait de publier et il souhaitait me rencontrer. Nous nous sommes donné rendez-vous au Café Olga, rue Jabotinsky, près du *Kikar ha-medina*. Je garde un souvenir vague de cette première rencontre. Nous avons principalement parlé de Baudelaire et de poésie française. Je lui ai avoué que je connaissais ses poèmes et peut-être ai-je également osé quelques timides éloges. J'étais trop jeune pour lui exprimer tout mon amour. J'avais gâché ce temps précieux en prononçant des paroles convenues. Il me posa une foule de questions sur moi et sur ce que j'écrivais, comme si ma courte biographie tel-avivienne et mes quelques essais en poésie avaient pu résonner dans le même espace que l'histoire de sa vie et que son œuvre, les derniers spécimens d'une culture engloutie, les rescapés momentanés de l'Atlantide juive.
- 4 Je n'ai pas osé lui poser beaucoup de questions ce jour-là, mais j'ai appris. Tout d'abord dans les livres et ensuite, de sa bouche. J'ai appris des choses sur Smorgon, la bourgade de Lituanie où il était né, sur son enfance en Sibérie où sa famille fut exilée pendant la Première Guerre mondiale et où il a vu, disait-il, les plus beaux paysages qu'il peut être donné à un homme d'admirer. J'eus connaissance d'un vieux parent qui lui avait enseigné l'hébreu, de sa mère pieuse et de son père violoniste qui était si beau, mort subitement à l'âge de trente ans en Sibérie, du côté du fleuve Irtish. J'ai su sa jeunesse à Wilno, la capitale juive, sa sœur morte à l'âge de treize ans d'une méningite et les premiers poèmes que lui inspira cette disparition, tout d'abord en hébreu, puis — et pour toujours — dans sa langue maternelle. J'eus connaissance de Freydke, sa femme rencontrée à l'âge de quatorze ans, de *Yung Vilne*, le groupe d'écrivains et d'artistes auquel il appartint et dont il s'éloigna ensuite, et de ses premiers poèmes qui furent publiés non seulement en Lituanie, mais aussi très vite à New York, en Pologne et en Russie. Et ensuite : la guerre. Comment parler de ces jours-là sans frissonner ? Les Juifs de Wilno occupée étaient abattus en pleine rue ou expédiés à Ponar pour y être liquidés. Sutzkever trouva refuge dans une cache minuscule nichée sous le toit de tôle

de l'immeuble où habitait sa mère et quand Freydke vint l'en tirer au milieu de la nuit après un mois et demi, ses jambes étaient comme pétrifiées d'être restées si longtemps allongées et il ne parvint pas à marcher, mais sa besace contenait certains des poèmes les plus extraordinaires qui furent jamais écrits en yiddish, des poèmes parfaitement construits, des œuvres qui semblent presque surhumaines non seulement du fait des circonstances dans lesquelles elles ont été écrites, mais également de par leur infinie subtilité harmonique. Plus tard, il fut arrêté par des Lituanais et envoyé à la mort. Il dut creuser sa tombe de ses mains, ses assassins le tenaient en joue. « Je m'en souviens comme si c'était hier », a-t-il raconté à son ami Benjamin Harshav : « Quand j'ai mis mes doigts devant mes yeux, j'ai aperçu des oiseaux qui secouaient leurs ailes. Je n'avais jamais vu des oiseaux voler si lentement, c'était un plaisir esthétique immense de contempler le mouvement indolent de ces ailes entre mes doigts. » Mais cette fois, ces Lituanais voulaient seulement intimider. Ils tirèrent au-dessus de sa tête et l'expédièrent au ghetto qui venait d'être constitué. C'est du ghetto que sa mère fut envoyée à la mort, à Ponar, et c'est également dans le ghetto que son fils — son premier enfant — fut empoisonné à la naissance. Et lui, il continua d'écrire des poèmes, tous les jours, et ce sont ces vers — ainsi me l'a-t-il raconté — qui lui permirent de survivre.

- 5 Quelque temps plus tard, il fut affecté à un emploi démoniaque : sous prétexte de constituer les collections d'un musée allemand dédié à la « Science du Judaïsme sans Juifs » (*Wissenschaft des Judentums ohne Juden*), il lui fut ordonné, ainsi qu'à quelques camarades du ghetto affectés à la même brigade, de sélectionner une infime partie des écrits produits par le Judaïsme lituanien, le reste devant être détruit. Sutzkever enfouit dans les sous-sols du ghetto des centaines de manuscrits et de livres rares, au péril de sa vie, et il sauva ainsi d'incalculables trésors. En septembre 1943, après l'échec du soulèvement du ghetto, Sutzkever, son épouse et leur ami, le poète Shmerke Katsherginski, parvinrent à s'enfuir par les égouts et gagner les bois. Ils rejoignirent une brigade de résistants soviétiques qui menait des actions dans les forêts biélorusses. Markov, le chef de la brigade, leur demanda de tenir la chronique de ces braves partisans.
- 6 Dans le même temps, quelques-uns des poèmes que Sutzkever avait composés dans le ghetto parvinrent en Union soviétique et y firent forte impression. Des écrivains moscovites en vue, comme Ilya Ehrenbourg, Boris Pasternak ou Justas Paleckis (le chef du gouvernement de la Lituanie soviétique, en exil à Moscou, qui était lui-même poète et avait traduit des poèmes de Sutzkever en lituanien), usèrent de leur influence auprès de Staline et parvinrent à recueillir son assentiment afin de sauver le poète. Un hydravion biplace fut envoyé en mars 1944 et se posa sur le manteau de glace d'un lac gelé, au cœur de la forêt. Sutzkever et son épouse se frayèrent un chemin en terrain ennemi, à travers des champs de mines, et ils parvinrent tous les deux à gagner le lac. Le poète prit place bord du petit appareil, Freydke se blottit à ses pieds et au bout de quelques heures de vol, après que l'avion eut échappé au feu de l'artillerie allemande, ils purent atterrir en territoire soviétique.
- 7 Après la libération de Wilno, en juillet 1944, Sutzkever quitta Moscou et revint dans les décombres de sa ville. Avec ses camarades de la brigade, il entreprit des fouilles dans le périmètre du ghetto afin de déterrer les trésors qui y avaient été enfouis. En 1946, il fit partie de la délégation soviétique au procès de Nuremberg et il déposa son témoignage en russe, bien qu'il ait demandé de s'exprimer en yiddish, sur l'extermination des Juifs de Wilno (dernièrement, les témoignages du 69^e jour du procès ont été mis en ligne.

- 8 Peu de temps après, il partit pour la France. Il fut accueilli par son ami Marc Chagall qui illustra plus tard plusieurs de ses livres. En 1947, il décida, à la plus grande tristesse de Freydke qui aurait préféré rester à Paris (« Peut-être avait-elle raison », me dit-il un jour), de répondre à l'invitation que lança David Ben Gourion aux écrivains yiddish les plus importants de s'installer à Tel-Aviv. Il y vécut jusqu'à sa mort, la semaine dernière, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. Entre 1949 et 1995, il assura la direction de la revue yiddish la plus importante de l'après-guerre, *Di goldene keyt* (« La chaîne d'or »), dans laquelle il rassembla avec une infinie dévotion les glorieuses miettes de la culture yiddish, l'écume en sursis d'un continent englouti, d'une Atlantide.
- 9 C'est lors de notre deuxième rencontre, qui eut lieu dans son appartement de la rue Sharett à Tel-Aviv, que Sutzkever me raconta l'essentiel de tout cela. Un peu plus de dix ans plus tard, j'ai écrit le poème *Deuxième rencontre avec Sutzkever*, qui fut publié en juillet 2003 à l'occasion de son quatre-vingt-dixième anniversaire, dans le supplément littéraire de *Haaretz*, *Tarbut we-sifrut*, qui lui fut spécialement consacré. Cette fois-là, j'avais observé le poète : de ma vie, je ne n'avais vu un visage aussi fermé, qu'il ait pleuré ou plaisanté. Et même quand il me récita certains de ses poèmes. « Une âme drapée de toile émeri », ai-je pensé. Freydke nous apporta des gâteaux, des biscuits *Bisli gril* et du Seven-Up light (dans mon poème, je l'ai transformé en soda, l'une des seules licences poétiques que je me suis permises). Sa fille Mira, qui passa quelques instants, ne savait pas que j'avais déjà entendu de la bouche de son père le récit de sa vie. Elle lui dit (en général, ils se parlaient en yiddish, mais du fait de ma présence, ils passèrent à l'hébreu) : « Papa, raconte-lui où tu es né. » « Où je suis né ? Dans le monde à venir ! » gronda-t-il.
- 10 Ensuite, je le vis encore à quelques reprises, soit seul, soit en compagnie d'un des camarades avec lesquels j'avais fondé la revue *Ev*. Nous étions pour la plupart au service militaire ou démobilisés depuis peu. Dix ans plus tard, alors que Sutzkever commençait à perdre la mémoire, j'ai évoqué le nom d'un de ces garçons. « Ah, il avait publié une nouvelle formidable dans *Ev* », s'écria le poète en souriant. Il parlait de l'histoire d'un garçon qui se prostituait dans le Parc de l'Indépendance, à Tel-Aviv. Je me suis demandé si c'était sa manière de faire allusion au fait qu'entre-temps, j'avais publiquement fait mon *coming out*.
- 11 Quand je suis parti pour Paris, il me donna les adresses de certaines de ses connaissances, tous rescapés du monde yiddish local. Je me souviens qu'il me demanda, lors de cette entrevue, quel était mon poète préféré. Sans hésiter, j'ai donné le nom de celui que je lisais sans relâche à l'époque : Paul Valéry. « Pour cette réponse, tu mérites un Chagall ! » me dit-il en désignant une gouache de son éminent ami accrochée au mur. Il m'expliqua que Paul Valéry était l'un des deux poètes non juifs qui lui avaient appris ce qu'était la poésie. Le second, Sutzkever cita un nom que j'entendais pour la première fois, était Cyprien Norwid, poète polonais du XIX^e siècle. Je ne peux pas lire Norwid dans l'original et il n'en existe quasiment pas de traductions en hébreu, mais plus je me plonge dans l'œuvre de Valéry — sans doute, le plus classiciste des modernistes — plus me semblent fortes les connexions qui la relie à la poésie classiciste — et ô combien moderniste — d'Avrom Sutzkever. Et plus je constate que ces deux œuvres ont en commun le même brassage rare de sons et de métaphores à la fois quasi scientifiquement organisé et d'une infinie conviction poétique, presque mystique. Un miracle.

- 12 Puis nous en sommes venus à parler de la poésie hébraïque. Nous avons joué au jeu suivant : je lançais le nom d'un contemporain ou d'un poète appartenant au passé et Sutzkever prononçait aussitôt son verdict. Quand je donnais le nom d'un poète dont il n'appréciait pas la production, il annonçait, dans une fausse modestie qui ne trompait personne, qu'en réalité, il ne lisait pas assez bien l'hébreu pour juger et il me demandait de donner mon avis sur le poète ou la poétesse en question. Quand il donnait une opinion sincère, il le faisait d'une voix assurée, empreinte à la fois de pathos et de sarcasme, « poète ! », ou « poétesse ! », sans qu'il y ait eu besoin d'un quelconque adjectif qualificatif. Il voulut savoir en particulier ce que je pensais de ceux qu'il avait connus : Nathan Alterman, Léa Goldberg, Avotth Yeshurun, Uri-Tsvi Grinberg. Il adorait Uri-Tsvi Grinberg comme poète et il fut fâché d'entendre que je ne l'aimais pas. Des années plus tard, quand j'eus réussi à surmonter ma répugnance pour le racisme d'Uri-Tsvi Grinberg et que j'eus réalisé la force extraordinaire de sa poésie yiddish et hébraïque, j'ai imaginé que Sutzkever souriait de satisfaction.
- 13 Nous sommes toujours restés en contact, même pendant les dix ans que j'ai passés à Paris. Quand il sut que j'apprenais le yiddish, il me fit parvenir par bateau ceux de ses livres qu'il n'avait pas encore eu le temps de m'offrir quand j'étais en Israël. Il les dédicaçait presque systématiquement en yiddish, d'une écriture manuscrite qui faiblissait avec le temps, perdant progressivement sa vivacité. Pour le livre *Tsviling-bruder*, qui reprend ses magnifiques *Lider fun togbukh* des années 1970 et 1980, il avait écrit : *Far mayn tsviling-bruder*, « Pour mon frère jumeau ». Quand je lui ai téléphoné pour le remercier de l'un des envois, dans lequel il avait écrit *Khaveyrish*, « Amicalement », il me gronda sèchement parce que je n'avais pas prononcé *Khaveyrish* comme il fallait. Dans nos conversations, il se mit petit à petit à parler yiddish, mais je continuai à lui répondre en hébreu. M'adresser à Sutzkever en yiddish ? C'eût été comme parler anglais à Shakespeare, ou hébreu à Job ; je n'eus pas cette audace. Quand je me trouvais à Tel-Aviv, j'allais parfois le voir. Il perdit Freydke, son épouse adorée, et sa santé périclita. Lors de ces visites, il me parlait de mes poèmes, de ses amis parisiens, mais surtout de poésie yiddish. Il évoquait Moyshe-Leyb Halpern et Leyeles, Yankev Glatsheteyn et Peretz Markish. Et quand j'osais lui dire : « Ils sont tous formidables, mais vous, Sutzkever, vous êtes le plus grand de tous », ce n'était pas de la flagornerie de ma part et le poète ne démentait pas.
- 14 Lors d'une de ces rares visites, je lui ai raconté que j'étais allé à Vilnius au Programme estival de yiddish. « Tu étais à Vilne ? Ma Vilne ? », et il se mit à pleurer. Il me demanda des nouvelles des rues et des bâtiments, voulut savoir si j'étais allé à Trokay (le lac à proximité de Vilnius qui est un lieu de villégiature très agréable situé près d'un vieux château ducal) et si j'avais été à Ponar. Oui, j'ai été à Ponar. J'y étais allé avec ma classe, pour moitié Juifs américains et russes et pour moitié Allemands ou Polonais non juifs. Notre guide était une vieille dame très intelligente rescapée de Ponar, qui s'adressait à nous dans un yiddish lituanien à nul autre pareil. Cette visite, effectuée dans son intégralité dans la langue des victimes, contrastait considérablement avec les expéditions de bataillons de jeunes Israéliens dans les camps d'extermination. Pendant mon enfance et mon adolescence, j'avais ressenti une répugnance intuitive pour les cérémonies de *Yom ha-Shoah* et pour le nationalisme qui nous était ainsi instillé et je passais le temps en calculs de numérologie hébraïque et à compter les fourmis sur le sol de la cour de l'école. Et voilà que, à Ponar et en yiddish, je parvins à pleurer pour la

première fois. Je mâchonnais un brin d'herbe — *a grezl fun Ponar*, comme il l'avait écrit dans un poème magnifique en 1981 — et je pleurais.

- 15 En 2005, si mes souvenirs sont bons, peu avant que Sutzkever aille en maison de retraite, je suis allé lui rendre visite avec une équipe de cinéma. Les producteurs d'un film documentaire m'avaient contacté pour me demander de parler de la « renaissance » de la culture ashkénaze dans la jeune génération et je leur avais proposé quelque chose qui me semblait plus intéressant : filmer Sutzkever en conversation avec moi et le filmer également en train de lire certains de ses poèmes. Il était déjà un peu confus et très diminué physiquement, mais il accepta. Il y mit une condition : être filmé de derrière afin que l'on ne vît pas son visage. Son nez, où il avait subi plusieurs ablations de tumeurs, était recouvert d'un pansement. Sutzkever ne voulait pas que l'on se souvienne de lui comme d'un homme sans nez. Il me rappelait, dans toute la majesté de sa blanche vieillesse, non pas le major Koliakov dans la nouvelle de Gogol, dont le nez avait quasiment disparu, mais le sphinx du Caire : une créature énigmatique et ailée, issue de l'aube des temps, dont la corrosion des années et des hommes — une bande de voleurs de pierres sans respect du sacré — avait peu à peu fait disparaître le nez jusqu'à ce que son visage devienne totalement plat (j'ai pu voir cela de mes yeux lors d'une visite il y a quelques mois). Au cours de cette conversation filmée, nous eûmes, Sutzkever et moi, les plus grandes difficultés à communiquer. Pour que sa nuque et mon visage puissent être en même temps dans le cadre, les cameramen nous avaient installé à distance l'un de l'autre. Il parlait en yiddish et moi, en hébreu. Il avait du mal à m'entendre et je peinais à saisir son murmure qui n'était pas toujours cohérent. Mais quand je lui ai demandé de lire des poèmes — quelle métamorphose ! -- une vitalité juvénile s'empara de lui et il lut d'une voix claire et fluide, dans une scansion d'une extraordinaire musicalité. Il récita pendant près d'une heure. Je lui proposais un poème, puis un autre. « Un du *Togbukh*, Sutzkever ? Ou un paragraphe de *Sibir* ? Ou des poèmes du Ghetto ? » Et il obtempérait avec plaisir. Inutile de préciser que rien de tout cela n'a été retenu pour le film. J'espère que, quand le réalisateur a supprimé ces passages au montage, il n'a pas oublié de conserver précieusement ces lectures.
- 16 Quand Sutzkever arriva à Tel-Aviv en 1947, il fut accueilli en grande pompe. Les poètes qui comptaient à l'époque lui tressèrent des couronnes de laurier et traduisirent ses œuvres. Mais pourquoi presque aucun d'entre eux, y compris des poètes et traducteurs expérimentés tels que Nathan Alterman, Léa Goldberg, Avraham Shlonski, Amir Gilboa, Avigdor Hameiri ou Shimon Halkin, n'a-t-il réussi à restituer une once de la grandeur de Sutzkever ? Il est certain que sa poésie est difficile à traduire, terriblement difficile. Malgré tout, j'é mets l'hypothèse que cette difficulté n'est pas la raison de leur échec, mais plutôt une répugnance à l'égard de ce qui leur était trop intime. C'est-à-dire à l'égard du yiddish et de ce monde anéanti dont Sutzkever, par sa vie et son œuvre, proposait une matérialisation tragique et hautement artistique. Rien ne changea durant les décennies suivantes : rares furent ceux qui réussirent à proposer une transposition en hébreu qui soit souple sans être molle. Je n'en sous-estime pas la difficulté : je dois malheureusement avouer que je m'y suis confronté et que j'ai échoué. Sutzkever me demanda plus d'une fois, et même avant que je me mette à apprendre le yiddish, d'essayer de le traduire en hébreu et je lui ai promis de le faire, quelle naïveté ! Je n'ai jusqu'à présent pas pu tenir ma parole. J'ai souvent essayé de traduire certains de ses poèmes et j'ai essuyé à chaque fois un échec cuisant. Sutzkever me semble aussi difficile à traduire que Paul Valéry ou Mallarmé, deux poètes réputés « intraduisibles ».

Mais Valéry et Mallarmé ne vivaient pas parmi nous et n'écrivaient pas leur poésie ardue, mais magnifique dans une langue juive. Et donc, je suis parvenu à traduire Valéry et Mallarmé, mais pas Sutzkever.

- 17 Quand je parle de Sutzkever à mes amis et à mes étudiants israéliens, je me sens forcément frustré. Il m'est très difficile de faire ressentir de quel grand écrivain il s'agit, qui se situe dix pieds au-dessus de notre cénacle de poètes provinciaux et culturellement isolationnistes. Ceux-ci ont choisi de le laisser vivre dans le même pays qu'eux durant soixante-trois ans et de le laisser créer les plus beaux de ses poèmes sans lui concéder aucune existence culturelle, littéraire ou publique en dehors des cercles vieillissants des amateurs de yiddish. Allez expliquer que le nom de Sutzkever pourrait sans honte jouter celui des plus grands noms de la poésie du vingtième siècle, que l'on peut l'évoquer à côté de celui de Rilke, Mandelstam, W. H. Auden ou Paul Valéry. Allez rappeler que, quand une anthologie de poèmes de Sutzkever parut en traduction aux États-Unis, aux éditions de l'université de Berkeley, l'introduction de l'ouvrage s'ouvrait sur les mots suivants : « Sutzkever est sans aucun doute l'un des plus grands poètes du XX^e siècle », et personne n'a sourcillé, car cela saute aux yeux quand on lit cette poésie en abandonnant tout préjugé à l'égard du yiddish.
- 18 En 1985, Sutzkever a reçu le Prix d'Israël pour la poésie yiddish et il en fut très fier. Il s'agissait pourtant d'une reconnaissance du bout des lèvres — un geste plein de condescendance de la culture israélienne moderne, antidiassporique, à l'égard de son ennemie vaincue — que la poésie israélienne en pleine effervescence n'a jamais prise en compte. Qu'il est difficile d'être entendu par des Israéliens non yiddishistes et de déconnecter la poésie d'Avrom Sutzkever de tous les préjugés auxquels ils se raccrochent concernant la langue dans laquelle elle est écrite ! Allez expliquer que la même distance qui sépare Sutzkever de la culture yiddish folklorisée, les *Lider fun togbukh* des clichés galvaudés sur le *shtetl* est la même que celle qui sépare l'hébreu de l'Ecclésiaste de celui des *Reality show* télévisés. Allez trouver un moyen d'exprimer l'offense faite à ce grand poète — peut-être le plus grand qui ait jamais vécu en Israël — après la disparition des lecteurs du yiddish, assassinés pendant la guerre ou morts depuis de leur belle mort.
- 19 Il y a quelques années, Sutzkever m'a demandé de lui expliquer en quoi consistait l'internet (qu'il appelait *internets* dans sa langue). Je fis de mon mieux et pour illustrer mes propos, je lui dis que si on tapait son nom dans un moteur de recherche, on tombait sur ses livres publiés dans toutes sortes de langues et même sur des enregistrements qu'il avait effectués de ses propres poèmes. « Mais c'est génial ! » s'écria-t-il. La semaine dernière, quand j'ai appris sa disparition, j'ai tapé son nom dans Google et je suis tombé sur la page qui lui est consacrée dans l'encyclopédie *Wikipedia* en anglais. Je suis entré dans la fonction de modification du texte, j'ai ajouté la date de son décès et j'ai modifié la première ligne qui disait : « Avrom Sutzkever est un poète yiddish et un héros de la Seconde Guerre mondiale. » J'ai remplacé « est » par « était ». Je lui ai, virtuellement, fermé les yeux.

Rencontre avec Sutzkever¹

Umdoik bistu, ikh — dervayl umdortn.

Tu n'es pas d'ici — et moi pas encore de là-bas.

Avrom Sutzkever

Pour la deuxième fois, je rencontre Sutzkever.

La colombe de l'Esprit s'ébroue de toute son âme

Dans les bulles du soda. D'où viens-tu Sutzkever ?

D'un lieu que j'ai rimé : les lendemains qui brament.
 Pour la deuxième fois, je rencontre un esprit Drapé de toile émeri. D'où viens-tu Sutzkever ? Du silence du volcan. La colombe blanchit Depuis presque cent ans, son regard vient d'ailleurs.
 Pour la deuxième fois ? Plutôt : une nouvelle fois. Car hier seulement, nous avons fait surgir Les poissons du Niémen ; des gitans noirs de poix Lisaient dans le cristal l'obscur de mon désir.
 Hier à peine sortaient les partisans du bois, Forts d'avoir tenu tête à la gravitation.
 Depuis nous nous lançons dans les airs lui et moi,
 Créatures ailées sans maître ni raison.
 Enivrés de soda, de mots à étourdir,
 Ce soir, à Tel-Aviv, vieux de presque cent ans.
 D'où viens-tu Sutzkever ? — Du poème à venir.
 Combats le temps, écris : c'est ton tour à présent.

NOTES

1. Ce poème de Dory Manor a paru en hébreu en juillet 2003 dans *Haaretz* ainsi que sur le rabat de quatrième de couverture du volume de traduction en hébreu de poèmes de Sutzkever, *Kinnus dumiot*, Tel-Aviv, Am Oved et Carmel, 2005. La présente traduction est de Gilles Rozier.

RÉSUMÉS

In this homage to one of the greatest Jewish poets of the XXth century, the Israeli poet Dory Manor explains how he discovered the work of Avrom Sutzkever and recounts the personal discussions that he later had with the Yiddish poet. This article is a reflexion on the place of Yiddish literature in Israeli collective imagination as well as about two roads that never met: the one of Israeli culture and the one of this great creator who lived and wrote in Tel-Aviv over the course of sixty-three years.

דער העברעישער פּאָעט דורי מנור דערציילט ווי ער האָט אַנטפלעקט אַבֿרהם סוצקעווערס שאַפֿונג, און זײַנע שפּעטערדיקע באַגעגענישן מיט סוצקעווערס גופֿא, וועמען ער באַצייכנט ווי איינעם פֿון די גרעסטע דיכטער פֿון 20סטן י"ה. דער אַרטיקל איז גלייכצײטיק אַן אַרײַנקלער אינעם אפֿן ווי ישראלים שטעלן זיך פֿאַר די ייִדיש-ליטעראַטור, און אין דער טראַגישער אומבאַגעגעניש צווישן דער ישראלדיקער קולטור און דעם ריזיקן מיסטער, כאַטש ער האָט געלעבט און געשאַפֿן אין תל-אַבֿיבֿ גאַנצע 63 יאָר.

INDEX

Keywords : Chagall Marc (1887-1985), Hebrew poetry, Sutzkever Avrom (1913-2010), world war (1939-1945), Vilnius, Yiddish review, literature of the Holocaust, Di goldene keyt, Warsaw Ghetto

מילות מפתח

ביידיש שירה, מלחמת העולם השנייה, שירה עברית, אברום סוצקבר, גטו ורשה,;

מארק שאגאל, יידיש כתב העת, ספרות השואה, וילנה, ספרות

Index chronologique : guerre mondiale (1939-1945), ghetto de Varsovie (1940-1943)

Index géographique : Vilnius

Mots-clés : poésie yiddish, poésie hébraïque, Sutzkever Avrom (1913-2010), Chagall Marc (1887-1985), Di goldene keyt, revue yiddish, littérature de la Shoah

Thèmes : littérature